II

A propos de Renato ONIGA, *I composti nominali latini* : tendances actuelles dans l'étude de la création lexicale

par G. SERBAT

Professeur émérite à la Sorbonne
1, rue Victor-Cousin, 75005 Paris

Quelques travaux d'importance viennent d'attirer l'attention sur ce domaine réputé « délaissé » de la grammaire. Parmi eux l'ouvrage de Renato ONIGA traite du latin [1]. C'est donc celui dont nous exposerons assez en détail le contenu (1re partie). Dans une deuxième partie, nous essayerons de comprendre la cause des difficultés qu'il rencontre, en les situant dans le mouvement de pensée actuel, où s'inscrivent d'autres travaux comme ceux de D. Corbin et de Th. Debaty-Luca [2]. Ces derniers traitent, il est vrai de la dérivation. Mais le rapprochement de ces études diverses n'est pas arbitraire, car Renato ONIGA est obligé, pour traiter des composés, d'élaborer aussi, voire principalement, une théorie de la dérivation.

I. « I composti nominali latini ».

Préface et position théorique : C'est un livre de 355 p., publié en 1988. Il ne ressort pas très clairement de la table des matières qu'il s'articule en fait en deux grandes parties (3 avec la bibliographie et les index) : d'abord 165 p. pour une introduction et l'exposé de la doctrine; puis 145 p. intitulées « Analisi di un campione di composti », comptages opérés de divers points de vue sur le corpus. Celui-ci, qui va de Livius Andronicus à Virgile, comprend un millier de mots composés. Les données épigraphiques ont été laissées de côté, comme de datation peu sûre. De César n'est retenu que le *B. G.*; de Cicéron les discours et les poèmes; ni les élégiaques, ni Horace n'ont été utilisés (cf. les explications données p. 168). Pour l'élaboration d'une théorie, ces lacunes n'ont pas d'importance; le corpus a un volume suffisant.

Renato ONIGA énonce très clairement dans sa préface le but qu'il vise : réduire si possible à un modèle unitaire la multiplicité apparemment capricieuse des formes attestées. Ce modèle sera celui que propose la grammaire générative dans ses développements les plus récents. L'auteur opère ce choix au terme d'une critique aiguë des travaux antérieurs, sous la forme d'une revue historique occupant dans ces 165 p. une place relativement très large. Nous ne nous en plaindrons pas, c'est certainement la meilleure partie de l'ouvrage. Nous regrettons au contraire que la critique reste beaucoup trop superficielle; si bien qu'au total, en dehors de différences dans la présentation, cette morphologie générative est fondamentalement identique aux morphologies structurale et traditionnelle : les mêmes postu-

1. Renato ONIGA, *I composti nominali latini, una morfologia generativa*, Pàtron, Bologna, 1988, 355 p.

2. Danielle CORBIN, *Morphologie dérivationnelle et structuration du lexique* (Thèse de Doctorat d'État soutenue le 7 janvier 1987 à l'Université de Paris VIII) XVII + 937 p. Thierry DEBATY-LUCA, *Théorie fonctionnelle de la suffixation* (Bibl. de la Fac. de Philos. et Lettres de l'Université de Liège, fasc. 246), Les Belles-Lettres, Paris, 1986, 345 p.

lats, inacceptables si l'on veut bien les décortiquer, sous-tendent toutes les démarches faites jusqu'à maintenant pour rendre compte de la création lexicale.

Mais après ces quelques mots qui anticipent sur la conclusion, voyons de plus près Renato ONIGA.

Traitant d'abord de Varron (cf. *de Lingua latina 8, 61,* sur le *genus compositicium*) l'auteur nous livre une exégèse fouillée, savante (surtout dans les notes, très développées) du grand Romain. Il y a là matière à un mémoire autonome. Nous ne sommes certes pas hors du sujet puisque Varron met le doigt sur quelques problèmes d'importance dont celui-ci — qui, à notre avis n'a pas encore trouvé de solution, et sur lequel nous comptons revenir pour notre compte — : pourquoi dit-on *auceps*, alors qu'on ne dit pas * *pisciceps* mais *piscator*? Pourquoi le lexique réel présente-t-il de gigantesques lacunes au regard du lexique potentiel? A cet argument-massue des « anomalistes » Renato ONIGA répond d'une manière très pertinente, mais insuffisante, que la facultativité n'implique pas le manque de régularité.

Après Varron, Renato ONIGA saute au XIX^e^ siècle, au père fondateur J. GRIMM (1826). Très érudit (l'essentiel étant toujours dans les notes) il passe en revue une vingtaine de savants, les uns dans la ligne de Grimm, d'autres se réclamant plus nettement de la tradition indienne, d'autres soucieux de psychologie (TOBLER, WUNDT).

A l'époque néo-grammairienne, BRUGMANN se signale en 1900 par son « Wesen der Wortzusammensetzung », corrigé en 1906 après les observations de PAUL. Il y affirme cette idée essentielle que le signifié d'un composé n'est pas la somme des signifiés de ses composants. Passons sur « l'homogénéité » des règles de composition indo-européennes...

Renato ONIGA met ensuite sous sa loupe les travaux de BENVENISTE (1935), et ceux de F. BADER qui essaie de naviguer dans le sillage du maître. (Pour cette dernière Renato ONIGA déploie une artillerie critique disproportionnée à « l'inconsistance théorique » (p. 21) et aux faiblesses philologiques du travail, souvent dénoncées par le passé cf. n. 17, 18, 19, 33.) Tout en reconnaissant le caractère original, explicite, élégant des thèses benvenistiennes, Renato ONIGA rappelle les critique de DEBRUNNER, SPECHT, RISCH, HIERSCHE, entre autres (cf. n. 36 à 39). A quelle époque situer le système reconstitué par BENVENISTE? N'annule-t-il pas la distinction synchronie-diachronie? N'est-ce pas, plus qu'un travail de grammaire, un ouvrage spéculatif de type idéaliste, d'inspiration hégélienne? Toutes ces critiques sont pertinentes. Elles ont été magistralement reprises et nuancées par C. WATKINS [3], qui souligne les qualités pour ainsi dire esthétiques des grands ouvrages de Benveniste.

Une des divergences les plus graves entre Renato ONIGA et BENVENISTE concerne la prétendue période « préflexionnelle » de l'indo-européen. Le point est important, puisque le premier membre (non fléchi) d'un composé serait justement un résidu de cette période (F. BADER, 1962 dans sa thèse), Renato ONIGA rappelle l'histoire de cette théorie préflexionnelle (n. 58); c'est une vieillerie du XIX^e^ siècle, en relation avec la distinction (approximative!) des langues en trois groupes, « isolant, agglutinant et flexionnel ». On sait qu'on est passé de là à une vue glottogonique infiniment discutable proposant une évolution diachronique, du type isolant au type agglutinant et au type flexionnel (cf. n. 64).

Après avoir constaté l'échec des théories dominantes au milieu du XX^e^ siècle, Renato ONIGA conclut justement à la nécessité d'ouvrir de nouvelles voies de

3. Calvert WATKINS, *L'apport d'E. Benveniste à la grammaire comparée*, dans *E. Benveniste aujourd'hui*, Actes du Colloque international du C. N. R. S. (Tours, 1983), éd. G. SERBAT, Paris, 1984, p. 3-11. (Bibl. de l'Information grammaticale, diffusion Peeters).

recherche. Au passage, il ne manque pas de signaler avec éloges les travaux ultérieurs de BENVENISTE (les articles réunis dans les « Problèmes de linguistique générale »); il y salue, après d'autres, une démarche assez proche de la démarche générativiste : selon ce BENVENISTE deuxième manière tout composé — et même tout dérivé — est comme un énoncé en réduction; ses constituants sont dans le même rapport syntaxique que les constituants de la phrase. Renato ONIGA, néo-chomskyen, déclare ne plus adhérer exactement à cette formulation archéo-chomskyenne (revue par CHOMSKY lui-même en 1970 dans ses *Remarks on nominalisation*) mais son néo-chomkysme, on le verra, ne change rien au fond des choses.

Le modèle retenu.

Après cette revue critique, il fallait définir le modèle retenu (chap. II) : ce sera celui de la « morphologie générative ». A ses débuts, la grammaire générative ne traitait que sommairement de morphologie, s'occupant avant tout de phonologie et de syntaxe (Cf. RUWET, 1967, *Introd. à la gram. génér.*). Mais une tendance ultérieure tend à mieux étudier la composante lexicale de la langue. Si le coup d'envoi de ces nouvelles recherches a été donné par CHOMSKY en 1970, c'est dans le cadre théorique précisé par ARONOFF (1976) et par SCALISE (1984) que Renato ONIGA situe sa propre démarche. Comme en informatique, il adopte l'hypothèse « modulaire »; c'est-à-dire que la grammaire forme un ensemble composé de divers sous-ensembles : syntaxe, morphologie, phonologie, sémantique, qui entrent en interaction pour la création des phrases.

Le sous-ensemble lexical lui-même comprend deux sous-composants : 1) au niveau du lexique (niveau le plus abstrait) on trouve des formes minimales, sortes de « mots abstraits » comme disait BLOOMFIELD; il faut ainsi, pour le nom latin, supposer une forme sous-jacente à l'ensemble fléchi, forme qui sera un « radical » éventuellement élargi par une voyelle thématique (*ros* + *a*, *lup* + *o*, etc). Avec ce souci émouvant que montrent les générativistes de se trouver des ancêtres (cf. la « linguistique cartésienne » de CHOMSKY) Renato ONIGA revient ici à Varron, à Priscien (qui, en fait, ont parlé d'autre chose : « j'appelle *uerbum* la partie du discours minimale et indivisible » *L. L.*, 10, 77; comme on voit, il s'agit ici du « mot » et non pas du « radical »).

Mais le point capital, que nous voudrions signaler dès maintenant (nous y reviendrons), en citant le texte même de Renato ONIGA c'est que ces « radicaux » sont par eux-mêmes porteurs d'informations syntaxiques, — appelées également catégorielles, grammaticales, lexicales... — c'est-à-dire qu'ils possèdent déjà les propriétés reconnues aux « parties du discours » : « I temi contengo no infatti non solo l'informazione semantica legata al morfema lessicale, ma anche — e ciõ è fundamentale per il funzionamente della lingua — un certo numero di informazioni grammaticali »... « inanzitutto indicazione della categoria lessicale a cui i temi appartengono » (nom, verbe, adjectif) p. 50; principe répété p. 63, 79, 99.

S'y ajoutent des traits de sous-catégorisation, comme masculin, transitif, etc... C'est pourquoi Renato ONIGA assortira constamment les « radicaux » de la notation de leur classe syntaxique inhérente : N, V, etc.

La deuxième partie de la composante morphologique de la grammaire est constituée de différents « blocs de règles » : RD (règles de dérivation); RC (de composition); RF (de flexion); RR (de réajustement). Ces deux dernières modifient le thème pour qu'il trouve sa place dans la structure superficielle (dans l'énoncé), permettant une « sortie syntaxique » de la composante morphologique (p. 52).

Rien de bien original dans tout cela, sauf peut-être une contradiction : parler d'une « sortie syntaxique » fait supposer que jusqu'à ce point nous n'étions pas

encore dans la syntaxe. Or, si les « thèmes » sont déjà des « noms », des « verbes », etc..., c'est au départ même (au niveau des RD) que nous baignions dans la syntaxe.

Ici Renato ONIGA marque une pause, pour admirer, à la fois la qualité « scientifique » de ce modèle, et la modernité de la linguistique ancienne. On pourra faire des réserves sur ces deux jugements. Pour parler de « science » en ce domaine, il vaudrait mieux attendre les applications, encore à venir. Quant à ce « vive Varron » répété, il sonne trop comme une huée contre la linguistique des XIX^e^ et XX^e^ siècle (curieusement regroupées !).

Règles de dérivation et règles de composition

Après un début aussi dynamique on s'attendrait que le chapitre III « Règles de composition et de dérivation » apporte enfin le renouveau promis ; franchement, on ne voit rien de tel. Saluons la constante érudition des notes ; mais l'exposé reste banal : composés plus ou moins soudés (« propres »/ « impropres » cf. GRIMM en 1826, et même Apollonios Dyscole !) ; « dérivés » partagés (comme chez MARTINET) en « préfixés » et « suffixés » (alliance qui fait la part trop belle à la *forme* « affixe »). Les quelques pages consacrées à la question sont très superficielles, parfois obscures ou erronées. Par exemple Renato ONIGA répète la rengaine scolaire que le préfixe ne modifie pas la classe syntaxique de la base ; tandis que le suffixe la modifie. L'objection immédiate des diminutifs (*casa/casula*), ou de certains dérivés (*miles / militia*), où la classe syntaxique du dérivé et celle de la base sont identiques, se voit balayée avec quelque désinvolture (en note 11), p. 63) : « le thème subit ici de toute façon des modifications de traits sémantiques et grammaticaux ». Or, quelle différence « grammaticale » établir entre *filius* et *filiolus* ? On n'admettra pas non plus que l'affixe modifie constamment le signifié de la base. Tous ces points appelaient une réflexion beaucoup plus approfondie.

Le coup de chapeau final à BENVENISTE pour sa « clarté » ne peut effacer l'insatisfaction du lecteur. Autant le chapitre précédent sur l'historique des théories (au moins pour Varron et le XIX^e^ siècle) était approfondi et documenté, autant ici — alors qu'il s'agit pourtant du cœur même de la thèse de Renato ONIGA — l'exposé paraît léger.

A partir de la page 65, le chapitre III expose les « règles de réajustement ». Ces règles doivent rendre compte des modifications formelles souvent visibles à la fin du premier, voire du second membre du composé. Elles avaient, on le sait, frappé les Anciens (Quintilien *I. O.* 1, 5, 68, etc...). Une règle de « troncation » explique *funambulus de funi* + *ambulo*. Des règles « d'allomorphie » rendent compte de *laniger*, de *lana* + *gero* (modification de la voyelle finale du premier membre) ; et de *pedisequus*, de *ped- sequo-* (épenthèse). Au passage Renato ONIGA polémique contre GRIMM et sa « voyelle de composition ». On notera la quantité considérable d'exceptions : *graiugena, astrologus auspex / auipes, nomenclator, homicida*, etc...

La typologie des composés est présentée au chapitre V, p. 77 sq. Refusant le modèle de PĀṆINI qu'il juge mal adapté au latin, Renato ONIGA préfère se fonder sur les caractéristiques principales d'un composé, qui sont :

— les « catégories lexicales » des 1^er^ et 2^e^ membres ;
— les rapports syntaxiques entre les deux membres ;
— l'éventuelle présence d'un suffixe ;
— la valeur sémantique d'ensemble du composé par rapport à celle de ses constituants.

Le premier type et le plus fréquent (environ la moitié des exemples) comporte un 2^e^ membre verbal, du type *agricola* = *agro* (N) + *cole* (V) + *a* (S). Il rappelle

une paraphrase agentive, due aux propriétés syntaxiques du verbe. Renato ONIGA signale les valeurs morphologiques très diverses de *-a* (*fuga, toga, scriba, -fuga, -fraga*, etc...; cf. p. 249 type 1 A : *-grada, -pera, -luca*, etc...). (Le sous-type 1 B, c'est *damnificus*, et tous les composés en *-fragus, gradus*, etc..., p. 249 sq.). Pour *horrificus*, Renato ONIGA propose, pour conserver un premier membre nominal, une troncation de *horror* (contre LEUMANN 396).

Le 3e sous-type 1 C ne comporte pas de suffixe visible; il lui échoit donc un « S zéro », comme dans *artifex*. Étant donné que le verbe est d'une valeur sémantique plus générale que le nom d'agent (p. 91) on admettra que *-fex* dérive de *facio, spex* de *spcecio, -sex* de *secāre*, de même que *rex* dérive de *rego*.

Le 4e sous-groupe 1 D comporte un participe présent comme deuxième membre : *armipotens*. Pour le 5e sous-groupe 1 E (*sacerdos*) Renato ONIGA suit, pour une fois, F. BADER, en admettant que c'est une « formation fossile » à S « préhistorique » *-t-* (mais on aurait aimé que la quantité soit notée : un fossile appelle des explications précises).

Le 6e sous-groupe 1 F montre un S *-tor* : *uitisator*. Renato ONIGA se range sans hésiter à l'avis de BENVENISTE sur *-tor*; il observe justement la relative pauvreté de ce sous-type dans la grande formation à 2e membre verbal.

Un 7e sous-groupe 1 G recueille tous les enfants perdus, de formes diverses (*-gerulus, -dicax, -bulus, -ida, -io*); tandis que les adjectifs, rares, sont regroupés dans le 8e et dernier sous-groupe (*carnuficius*).

Le deuxième type (p. 99 sq.) est celui des noms d'action, qui au S près, ont la même structure que les composés du premier type. Ex. : *armilustrium* et d'autres sous-groupes distingués d'après les S (*uindem-ia, lapicid-ina*).

Le chapitre VI aborde le problème difficile et controversé des « mots possibles mais non existants ». Mais 7 pages (105-111) c'est bien peu, je ne dis pas pour approfondir mais même pour poser la question! En fait, placé devant des composés qui sont souvent aussi des dérivés, Renato ONIGA s'intéresse d'abord à l'ordre dans lequel il faut appliquer les règles : suffixation d'abord ou composition d'abord? Il opte pour l'ordre : dérivation, *puis* composition. La langue fabrique d'abord un *-cola* sur la base verbale *cole-*, et ajoute ensuite un premier membre *agro-* (avec bien sûr, action des règles de réajustement).

Si *-cola* préexiste à *agricola* commme à *incola*, il faut donc le considérer comme un terme possible bien que sans existence autonome.

Abordant ici les verbes parasynthétiques (où l'on aperçoit préfixe, base, suffixe, alors qu'une forme sans préfixe ou sans suffixe n'existe pas : *desquamare* /* *squamare* /* *desquamus*) Renato ONIGA refuse, au nom des postulats essentiels de la morphologie générative l'adjonction simultanée à une base de deux affixes. Le respect de la structure hiérarchique de type binaire exige qu'on pose successivement

1. une règle de suffixation (*squamare*);
2. une règle de préfixation (*desquamare*).

Lorsqu'un adjectif préfixé existe déjà (*exossus* en face de *exossare*) Renato ONIGA admet que la préfixation a précédé la suffixation; solution de bon sens dans son optique : le « binarisme » tel qu'il le conçoit est respecté. Les parasynthétiques relèvent donc des « consuete regole » (p. 111). Mais, s'il n'existe aucun terme attesté pour servir de base à la construction dite « parasynthétique », il faudra ici encore, comme pour *-cola*, lui reconnaître néanmoins une existence possible.

Le chapitre VII nous ramène à la typologie des composés : restent en effet à examiner des schémas à 2e membre nominal (types 3 à 5). Ici encore, plusieurs sous-groupes, que nous n'énumèrerons pas en détail : pour *aequinoctium, trien-*

nium, auricomus, etc..., Renato ONIGA reste fidèle à sa conception du binarisme :

— d'abord suffixer le 2e membre ;

— lui souder ensuite le 1er membre.

(*coma* → *comus* → *auricomus*)

Si aucun suffixe n'apparaît (*aequaeuus* p. 253) on posera un suffixe zéro. Quant à *bipennis* avec son *-is* adjectival, on considèrera qu'il fait de *pennis* un mot possible.

A l'opposé des types 1 à 5, *tous générés par une règle de dérivation*, suivie par une règle de composition, d'autres types ne comportent pas de dérivation. Ils réunissent des termes moins nombreux, plus récents, d'usage surtout technique. La seule formation assez féconde est *semihora* ; mais quel statut assigner à *semi-* : 1er membre de composé ? préfixe ? Sur ces types 6, 7 et 8, Renato ONIGA est vraiment très rapide (2 ou 3 p., 128-130).

Le type 9 représente les « copulatifs » (*dvandva* ; et voilà que PĀṆINI reparaît !) : les deux membres s'ajoutent : *undecim*. Bonne observation au passage que *tragicomoedia* (Plaute) n'est pas *tragoedia* + *comedia*, mais *comedia* avec des éléments de *tragoedia* (donc plutôt un *tatpuruṣa* qu'un *dvandva*).

Quant à l'influence du grec, du point de vue sémantique et morphologique, Renato ONIGA déclare qu'il ne la verra pas en détail. C'est beaucoup dire, puisque la chose est expédiée en une page (133-134).

Le chapitre X (Conclusion : morphologie et syntaxe) n'ajoute rien de capital à l'exposé (quelques points de vue diachroniques, rôle de l'ordre des mots, etc...).

Listes et tableaux.

A partir de la page 167 le lecteur trouve plusieurs listes alphabétiques, établies avec l'aide du centre de calcul de Venise. On a vu quel était le corpus retenu. Les précautions prises par Renato ONIGA sont louables : ne pas tenir compte des dérivés de composés : *aedificatio* ; éliminer les composés dont le premier terme n'est pas clair, comme BENVENISTE excluait « aubépine » (Mais *sollertia* p. 211 est-il limpide ?) Suivent d'utiles listes : fréquence des occurrences (*respublica* arrive largement en tête) : fréquence du 2e membre (*-fer* en tête, avec 53 composés différents) ; usage des auteurs p. 210, judicieusement complété p. 245 par l'indication des pourcentages ; (mais comment sont-ils calculés ? On lit par exemple que Térence emploie 52 « lemmes composés » sur 48402 mots attestés, soit 0,001 %. Il serait plus éclairant de comparer des choses comparables : par exemple le rapport des substantifs composés aux substantifs non-composés). Renato ONIGA présente judicieusement les données de son corpus sous divers angles : productivité des types, distribution par auteurs, selon les genres littéraires, etc... Une riche bibliographie, d'amples index (analytique et des passages étudiés) terminent l'ouvrage.

II. Que penser d'un tel travail ?

Pour le dire brièvement, s'il mérite à certains égards des éloges, Renato ONIGA fait voir à merveille, pour l'essentiel, à quelles apories se heurte — depuis deux millénaires — la recherche en ce domaine ; dans quelles impasses identiques viennent se bousculer et piétiner des générations de savants qui prétendaient tous — ou espéraient — innover et trouver l'issue.

A son actif, la volonté d'établir un corpus significatif et exhaustif, correspondant à une période relativement unitaire ; une information bibliographique vaste aussi bien moderne qu'antique ; des listes utiles.

Pour le passif, relevons d'abord pêle-mêle quelques insuffisances, à simple titre d'échantillon. Si l'on trouve relativement peu de coquilles matérielles, en

revanche l'exposé est souvent beaucoup trop cursif, par exemple — nous l'avons laissé entrendre — pour les « types 6, 7 et 8 ». Il est vrai que ces derniers sont peu fournis ; mais un type assez riche, le type 2 (noms d'action) est allègrement expédié lui aussi (p. 99 sq.). D'autre part, il ne fallait pas être fâché avec les quantités vocaliques au point d'inclure dans la même liste (p. 252) sans les distinguer *fordicīdium* et *gelicidium*. On aperçoit mal les constituants du prétendu composé *nasturcium* (p. 101 et 253 ; cf. ERNOUT et MEILLET. La règle « aubépine » est violée !)

Il est désarmant de voir cité comme un « esauriente lavoro » l'opuscule très faible à tous égards de B. ZUCCHELLI sur les noms en *-lo-* non diminutifs (p. 97). En revanche notre propre thèse (qui venait à son terme, il est vrai, il n'y a guère que vingt ans) est ignorée ; pour *-bulo-*, on renvoie simplement à LEUMANN (p. 97, n. 58) qui, sur ce point n'a modifié en rien les positions de l'édition précédente (1928 !). Le BENVENISTE des *Origines* est durement critiqué, on l'a vu ; celui de *Noms d'agent et noms d'action* et celui des *Problèmes de linguistique générale* est suivi sans esprit critique (p. 94-95 et n. 52). Renato ONIGA traite avec beaucoup de hâte les dérivés en *-a* : on est surpris de trouver mêlés sans explication *-fuga, -peta* masculins et *fuga, toga* féminins ; *scriba* mot autonome et *-cola* cantonné en deuxième position dans un composé. La morphologie se voit ici très maltraitée (comme assez souvent) : montrant un « piccolo campione » de composés à 2e terme en *-a* Renato ONIGA pose sans hésitation (p. 87, cf. p. 249) *fuge* (verbe !) + *a* > *-fuga*. Mais où, dans le paradigme de *fugio* peut-on trouver un *fuge* ancien ? Pure vue de l'esprit, destinée à sauver le caractère « verbal » accusé du 2e terme ; de même *ibid.*, pour *-fraga* < *frage* + *a* ; pour *-grada* < *grade* + *a* ; pour *-luca* < *luce* + *a* ! (De même pour *-pera, capus, -rapus*, p. 88). L'inexistence d'un thème verbal exactement identifiable ci-dessus rend sceptique sur l'analyse de *-cola* en *cole*+*a*, ou de *-gena* en *gene*+*a*. Même désinvolture dans le traitement des formes pour *horrificus* (p. 89) : il suffit de penser à une « troncation » de *horror* ; il pourrait même y avoir, à côté du thème de *horror*, un autre thème nominal, celui même du supin ! (On aimerait ici quelques précisions : où est passé le *-tu-* du supin ?)

Ces découpages fantaisistes reposent sur une erreur d'analyse. En matière de composition, il ne devrait jamais être permis d'écrire (p. 68) : [*funi-ambulo*] N ; la difficulté n'est pas tellement l'élision du *-i* final au premier membre, mais la présence du *-o* final au second nombre. Comment situer cet *-o* dans le paradigme de *ambula-(re)* ? Il faut absolument écrire **fun(i)-ambul-o-* et isoler *-o-s* comme marque syntaxique de terme nominal masculin, imposant sa classe à l'ensemble notionnel dénoté par le thème complexe *fun(i)ambul-*

Même abus pour *grandaeuus*, qu'on semble prendre pour une sorte d'adjectivation de *grand-aeuo-*, nom neutre.

Écrire *laniger* < *lana* + *gero-* occulte le fait que *-o-* joue son rôle de suffixe par rapport à l'ensemble des deux thèmes conjoints (p. 70). Ce découpage est encore plus insupportable dans un *ped-sequo-* (p. 74) qu'une règle « d'épenthèse » transforme en *pedisequus*. L'épenthèse a une fonction bien menue, à côté de celle de *-o-s*, oublié ici encore.

Le type *auricomus* est, on le sait, très fréquent (p. 115 sq.). Pour Renato ONIGA ce sont des adjectifs à 2e élément nominal. Mais le suffixe adjectival, si visible en allemand par exemple (*dunkel-aüg-ig*) aurait ici un signifiant zéro (p. 119) ; en d'autres termes, on aurait simplement une adjectivation d'un thème nominal. On croit rêver : *coma* n'est pas *-comus, -a, -um* ! Une analyse plus exacte dégage : un thème *auri- com-* un suffixe *-us, -a, -um*. Même lorsque l'adjectivation fait appel à un suffixe plus spécifique, *-is* (cf. *semi-animis* Virg.) Renato ONIGA choisit d'y voir une finale allomorphe (de *-us*, de *-a*) appartenant au 2e membre et conclut donc encore à une absence d'affixe (p. 119).

Même lorsque les constituants sont bien repérés (cf. les « Kompositionssuffixe » de LEUMANN) Renato ONIGA adopte un « ordre des règles » insoutenable. Ainsi pour *armilustrium* (p. 99), il crée d'abord (*lustrā+ io-*); à ce deuxième membre préfabriqué est ensuite adjoint un premier membre *arma-*. Cette procédure lui paraît justifiée par le fait que *-ium* sert aussi pour des termes non composés (*gaudium*). L'argument n'a pas de poids. Et l'inconvénient de la démarche est de multiplier, à l'image de *lustrium*, les mots fantômes. A notre avis il convient de poser la charpente d'un composé [*arma + lustr-*] ensemble notionnel qui accède par *-io-* à une classe syntaxique (neutre) du nom.

Le soupçon d'apriorisme se renforce lorsqu'on lit p. 91 que, le verbe étant « d'une valeur sémantique plus générale que le nom d'agent » il faut admettre que *-fex* « dérive de » *facere*, *-spex* de *-specio*, *-sex* de *secare* de même que *rex* dérive de *regere*. Un tel raisonnement rappelle les arguments ontologiques chers à l'antiquité et au Moyen Âge (par ex. : puisque « l'art préexiste à l'artiste » disait-on, *medicus* « dérive » de *medicina*). J'ai bien peur qu'ici une considération pseudo-logique (ou pseudo-sémantique) ne vienne occulter l'évidence morphologique.

Renato ONIGA est victime des règles contraignantes qu'il emprunte à la toute récente vulgate néo-chomskyenne. Il est engoncé dans un « bracketting » rigide, dans une conception (juste dans son principe) mais appliquée de travers, du binarisme; et dans une certaine idée de « l'ordre des règles ». Un exemple (p. 105) : Il faut appliquer successivement un RD (règle de dérivation) et un RC (règle de composition). Ainsi *agricola* s'explique :

1) par la transformation de *cole* (V) en *col(e)-a* (N);
2) par l'adjonction de *agro* comme premier membre.

Justification : si on pose d'abord, par une RC un **agricolere* (V) pour en dériver *agricola* (N) il faudra aussi poser des **siluicolere*, **latebricolere*, **caelicolere* pour obtenir les noms bien connus en *-a* qui leur correspondent. Ce qui est peu économique.

Il est vrai. Mais par une autre démarche tout aussi « binariste » on a :

1) l'ensemble notionel [*agri-col-*]
2) le dérivé *agricol-a*

col- n'est plus ici la « partie du discours » (V) *colere*, mais le thème sémantique sur lequel sont bâtis aussi bien le V **k*^{u}*el- e/o-* que le N **.k*^{u}*el-a*. (en 2^{e} terme le composé).

Autres tenants du postulat syntaxique : Danielle CORBIN.

Sur ce point essentiel (que sont les « thèmes » de dérivation : catégoriels ou notionnels? et à quel niveau les situer?) Renato ONIGA se montre ultra-conformiste; il adopte sans même la vérifier la façon de voir reçue : les thèmes sont pourvus des attributs syntaxiques de ces « parties du discours » où toute la tradition occidentale, depuis les Grecs, voit les constituants minimaux de l'énoncé.

On retrouve la même attitude conservatrice à l'égard de ce postulat dans deux thèses toutes récentes sur la création lexicale, et pourtant d'orientation différentes. Qu'elles traitent du français (et, secondairement, du dialecte wallon) ne nous paraît pas constituer un obstacle pour la comparaison des méthodes : ces idiomes romans modernes ne sont pas hétérogènes par rapport au latin.

Danielle CORBIN — bien connue pour ses travaux, souvent instructifs et stimulants, sur le lexique — a soutenu en 1986 une thèse sur la « Morphologie dérivationnelle et la structuration du lexique » [4]. Elle dénonce d'emblée (p. 2) le piétine-

4. Voir n. 2. L'exemplaire de soutenance auquel renvoient nos références est un gros ouvrage de quelque 950 p.

ment de la « morphologie dérivationnelle », dû à l' « erreur d'orientation initiale de la grammaire générative, qui crut pouvoir appliquer à l'analyse interne des mots des procédures utilisées pour l'analyse des phrases, et ainsi se passer d'un niveau morphologique autonome ». On applaudirait à cette superbe critique, si Danielle CORBIN par une autre voie, ne retombait dans la même ornière. Il est certes facile de ridiculiser les élucubrations générativistes (attardées) d'un Louis Guilbert, dans la vaste introduction au « Grand Larousse de la langue française »; cet auteur a poussé jusqu'à l'absurde la reconstitution des « phrases » sous-jacentes à tout dérivé. Mais il a eu au moins le mérite d'aller aux dernières conséquences de ses principes : si les constituants (plus précisément : les bases de dérivation) sont des séquences affectées aux catégories syntaxiques du nom, du verbe, etc... c'est un énoncé syntaxique qui peut, *qui doit*, par paraphrase, rendre compte de leur fonction.

Danielle CORBIN repousse cette procédure catastrophique, *mais* affirme hautement que les RCM (= règles de construction des mots) opèrent sur des bases appartenant à « une catégorie lexicale majeure » (p. 6). Dire « lexical » et non pas carrément « syntaxique », c'est sans importance. D'ailleurs, on lit au même endroit que l'opération dérivationnelle associe des opérations « catégorielles, sémantico-syntaxiques et morphologiques » (Un générativiste, archéo- ou néo- ne dirait pas autre chose, quitte à chicaner sur l'ordre d'application des opérations). Sans polémique inutile, nous répétons que toute la syntaxe phrastique est potentiellement introduite dès le début de l'analyse, si l'on oublie de pousser l'abstraction au-delà des « parties du discours » (ou de prétendus « thèmes » tout à fait équivalents, puisqu'ils seraient des « allomorphes » des premières).

Cette position de départ conduit Danielle CORBIN à énoncer elle aussi des règles beaucoup trop rigides qui obligent à leur tour à proposer une quantité de correctifs *ad hoc* pour les exemples récalcitrants. S'il est « impossible d'imaginer » (p. 395) qu'une RCM donnée s'applique à une base d'une catégorie différente de celle à laquelle elle doit s'appliquer, comment rendre compte de *pasteuriser*, puisque le suffixe *-iser* exige une base adjectivale? Eh bien, on posera : *Pasteur*, *°pasteurique*, d'où, avec « troncation », *pasteuriser* (cf. p. 481 la « contrainte d'unicité catégorielle ») . L'exposant ° signale un mot possible, mais non attesté. Leur restitution par Danielle CORBIN et leur insertion dans la chaîne dérivationnelle, paraîtront bien souvent arbitraires. Le simplisme des principes multiplie, comme chez Renato ONIGA, les formes inexistantes. De ce fait, on se trouve dispensé de réfléchir de plus près à la nature des constituants et à celle des règles. Il est reposant de nourrir des convictions fortes qui justifient par exemple l'alignement de *torpeur* sur un verbe *°torper* (p. 351) d'*aviateur* sur un verbe *°avier* (193) d'*électrique* sur un nom *°electre* (196). Si *aviateur* comporte le suffixe *-ateur* c'est, plus simplement parce que ce dernier ne sélectionne pas forcément une base « verbale »; et donc qu'en définitive il ne signifie pas « l'agent qui... » (cf. p. 377 « danseur » = « agent qui danse »). Il sera seulement la marque

1) d'un nom (syntaxique) masc. doué d'une activité;

2) activité en rapport avec la notion présyntaxique « *avi* ».

De même en latin *gladiator* ne présuppose aucun verbe *gladi(are)*, ni *tabulamentum* aucun verbe *tabula(re)*.

D'autre part, il est plus simple de voir dans *électrique* un hellénisme francisé. En quoi cette démarche met-elle en cause la sacro-sainte « synchronie »? En bonne synchronie, c'est un fait que le français puise à pleine mains dans le réservoir des thèmes grecs ou latins : *ocul-*, *opt-* *ophtalmo-* sont des thèmes notionnels synchroniquement présents dans le français contemporain, à côté de *œil*; et autrement productifs que ce dernier! (Danielle CORBIN n'ignore certes pas leur existence mais ne souligne pas assez l'importance du phénomène).

Au lieu d'élaborer un matériel chirurgical complexe (le plus souvent *ad hoc*) pour opérer troncations et allomorphies Danielle CORBIN aurait mieux fait de contrôler avec précision la nature des bases indûment « catégorisées »; et aussi le rôle capital de facteurs comme le *mot* construit en tant qu'unité de synthèse. Cette carence saute aux yeux dans l'analyse qu'elle propose des mots français en *-ier*. On connaît l'extraordinaire diversité des rapports qui unissent base et suffixe, si on essaie de paraphraser (cf. *fermier, crémier, écolier, saladier*, etc...). Pour en rendre compte, Danielle CORBIN estime qu'ici la RMC « laisse vide la relation entre base et suffixe » (p. 272). Par une sorte d'opération parasyntaxique, il faut poser entre base et suffixe une « variable verbale » αv, c'est-à-dire, à volonté « qui exploite / qui vend / qui fréquente / qui contient »... Plutôt que de « laisser vide » la relation, il fallait ici affirmer fermement :

1) qu'une « relation » unit forcément les constituants enserrés dans le mot (sans quoi on ne les aurait pas réunis);

2) que cette « relation » est présente dans tous les types de dérivés;

3) mais que le suffixe possède un signifié sémantique ou n'en possède pas. En fonction de ce signifié, il sélectionne telle base notionnelle qui lui convient (*-eur* dénotant « activité » sélectionne plutôt des bases qui servent *aussi* pour des verbes; d'où le piège de la glose « agent qui ». Mais faudra-t-il, pour interpréter le banal *ferrailleur*, poser un verbe possible **ferrailler*, différent bien sûr du *ferrailler* propre aux escrimeurs?).

Il y aurait bien d'autres observations à faire sur cette thèse, par ailleurs riche en aperçus utiles, mais ce n'est pas le lieu de le faire. Nous ne relèverons, à l'occasion, que certaines positions de principe qui rejoignent celles de Renato ONIGA.

Thierry DEBATY-LUCA

Quant à la thèse à peu près contemporaine de Thierry DEBATY-LUCA, elle est saluée par André MARTINET, dans la préface, comme une « magistrale théorie de la dérivation », qui vient combler une lacune, en démontrant l'adéquation du fonctionnalisme aux problèmes soulevés par la création lexicale. Thierry DEBATY-LUCA lui-même se flatte (p. 11, 13) de livrer, grâce au fonctionnalisme, « l'analyse cohérente et exhaustive » qui manquait en ce domaine (tout en avouant avoir pratiqué un certain « réductionnisme »). Passons sur les critiques adressées au distributionnalisme harrissien (repris en partie par J. DUBOIS chez nous), et au génération-nalisme première ou deuxième manière... L'important, c'est que Thierry DEBATY-LUCA considère que la base est définie *d'abord* par sa classe « grammaticale » (i. e. syntaxique) même si elle est réduite à un radical. Comme on voit, ce postulat — car c'en est un! — est d'une redoutable évidence. Une fois admis — avec la même « naïveté » que chez les anciens — il rend les problèmes insolubles.

Sans insister davantage, signalons toutefois que DEBATY-LUCA s'abstient, très honnêtement, de chanter victoire à la fin de son ouvrage, comme il le faisait au début. Soucieux, en bon martinettiste, de respecter le modèle phonologique, il doit renoncer pourtant à appliquer la procédure de « neutralisation ». Y a-t-il ou non des « archi-monèmes »? comme il y a des « archiphonèmes »? Après s'être flatté de pouvoir appliquer à la suffixation « les concepts phonologiques, même les plus complexes » (p. 297) il déclare peu après que l'analyse en traits pertinents — indispensable pour définir les conditions de la neutralisation — « est extrêmement subjective » (p. 298). Les difficultés suscitées par les notions phonologiques « sont en effet plus importantes que le bénéfice que la description pourrait en tirer ». On s'en serait douté : qui oserait prétendre que les signifiés sont « discrets » à la manière des phonèmes?

Revenant au nœud du problème, en négligeant des différences secondaires de mise en forme, nous observons un étonnant consensus entre trois auteurs d'inspiration très différentes. Aucun d'eux n'a songé à remettre en cause le postulat qui considère comme primordiales, « atomiques » en somme, les « parties du discours », fondement de la syntaxe. Les « thèmes » de Renato ONIGA, les « bases » de Danielle CORBIN et de Thierry DEBATY-LUCA ne s'en différencient en rien, aussi tronqués soient-ils, puisqu'ils sont d'emblée, et consubstantiellement, étiquetés « noms, verbes, adjectifs ». Quelle que soit l'antiquité d'une tradition, et donc sa force d'inertie, la première démarche du chercheur est de mettre à nu, si possible, les postulats inconscients des théories reçues. Avant de formaliser, il importe de bien vérifier qu'on ne met pas en équatino des données fausses. Sinon la formalisation ajoute l'embarras de son appareil pseudo-scientifique à des faits erronés.

Autres erreurs ou insuffisances d'analyse : gaudium/naufragium

Nous nous sommes attaché à la conception reçue du thème de dérivation. Une autre question, certes, est celle des relations entre les constituants de ce thème, lorsqu'ils sont potentiellement isolables, c'est-à-dire lorsque le thème est « composé ». On était en droit d'attendre beaucoup du travail de Renato ONIGA sur ce point. Son exposé n'apporte rien de bien neuf. Que *respublica* soit différent de *naufragium*, on le savait. Le classement des composés est tout traditionnel; seul l'effectif relatif des divers types, assez exactement chiffré dans la deuxième partie, est à retenir.

Nous voulons seulement attirer l'attention sur le point suivant : la question des rapports entre le suffixe et la base est fondamentalement la même qu'il s'agisse d'une base simple, non sécable (*gaud-ium*) ou d'une base complexe (*nau-frag+ium* ou *tri- enn+ium* (et l'on a vu que la plupart des composés latins sont *aussi* des dérivés). Si *-ium* convient aussi bien à une base qui évoque un verbe (*-frag-*) qu'à une base dépourvue de tout écho verbal (*-ann-*) c'est que la prétendue classe syntaxique de celle-ci est sans importance; en vérité, la séquence présuffixale n'est pas encore actualisée comme « syntaxique »; elle est restée à un stade notionnel antésyntaxique. L'erreur que dénonce justement Renato ONIGA, ce fantasme d'un *stade préflexionnel* de l'indo-européen (Benveniste, après d'autres) dont la composition conserverait d'abondantes traces, consiste à notre avis à projeter dans la diachronie (ou plutôt dans un passé fabuleux) un phénomène parfaitement actuel et synchronique : l'antériorité du signifié sémantique sur la classification morpho-syntaxique. L'erreur de Renato ONIGA, c'est de refuser l'hypothèse de la « période préflexionnelle », à « thèmes nus », etc..., sans apercevoir la part de vérité qu'elle contient : il existe *maintenant* un niveau notionnel de la langue, antérieur à la catégorisation en parties du discours.

Artifex

On peut relever aussi une grave méconnaissance de la nature des *désinences flexionnelles*. On a vu plus haut que, pour Renato ONIGA *artifex* (= *-fak-s*) comporte un suffixe d'agent à signifiant zéro. D'après le « bracketting », c'est ce « zéro » qui fait du verbe *fac(ere)* le nom *fec-* [XV + ∅]. (On ne nous dit rien sur le détail morphonologique : comment un thème verbal *faci-* a-t-il dans l'aventure perdu son *-i-*? comme *speci(o)* dans *au-spex*). Rien non plus sur l'adjonction au thème *fak-* de la désinence *-s* (en vérité, potentiellement, de tout le paradigme flexionnel, *-s*, *-em*, *-is*, etc...). Or, il est très évident que tout ce paradigme flexionnel n'est pas seulement « situatif » (BENVENISTE), c'est-à-dire qu'il ne sert pas uniquement à indiquer la position du nom dans la phrase. Avant toute indication de *place*, il annonce la

nature de *artifex* : c'est un nom ! Autrement dit, la désinence flexionnelle possède la même vertu « classificatrice », « catégorisante » que l'on reconnaît au suffixe. C'est pour avoir méconnu cette qualité, qui saute aux yeux, que l'on a multiplié les noms à « suffixe zéro ». Point n'est besoin de ce zéro formel, lourd pourtant d'informations syntaxiques : celles-ci nous sont livrées par la désinence elle-même [5].

On dira donc que *artifex* représente :

— un complexe notionnel *arti+fak*

— une désinence nominalisante *-s*

Le chercheur refuse, a priori semble-t-il, de reconnaître l'existence d'interférences entre paradigmes formels distincts : en l'espèce celui des suffixes et celui des désinences. Ni Danielle CORBIN, ni Thierry DEBATY-LUCA ne les prennent en considération, sauf pour affirmer (la première) qu'elles ne sauraient modifier la catégorie de la base, ce qui, on vient de le voir, est absolument faux (*lūdō* dans le paradigme de *-ō, -is, -it...*, est un verbe ; un nom dans le paradigme *-us, -um, -ī, -ō)* [6].

Desquamare, démoustiquer : le mot, unité de synthèse.

Dans ces études austères, il y a toujours, par bonheur, un moment de détente : c'est celui où apparaissent inévitablement (comment les ignorer ?) les dérivés dits « parasynthétiques » (*exossare* « désosser »). Comme ils affichent un préfixe et un suffixe, un point du dogme pourrait être mis en cause. Renato ONIGA y prend bien garde. D'une façon cohérente, mais devote, et partant myope, il refuse d'expliquer *desquamare* (alors que n'existent ni *squamare, ni desquamus*) comme résultant de l'adjonction simultanée du préfixe *dē* et du suffixe *-āre*. Ce serait, dit-il, une démarche « ternaire » (108) violant les principes de la dérivation tels qu'il les admet (p. 62). On posera donc, ici encore, deux règles successives, l'une de suffixation, l'autre de préfixation (l'une et l'autre appartenant au domaine de la dérivation) ; soit, pour dire les choses en clair : *squama* → *squamare* → *desquamare*, démarche soutenue par l'existence effective de *acerbus* → *acerbare* → *exacerbare*, alors qu'*exacerbus* n'existe pas. D'autres fois, le verbe non préfixé manque seul à la série : *os, exossus, exossare* (mais sans *ossare*). (Renato ONIGA fait ici bon marché de la diachronie : lui qui arrête son corpus avant Horace, n'hésite pas à utiliser, sans le dater, *exossus*, qui est d'Apulée ! Et d'ailleurs, si nous avions le temps, nous montrerions qu'*exossus* offre exactement les mêmes difficultés qu'*exossare* ; et qu'on ne gagne rien à ce prétendu relais). Danielle CORBIN affiche une doctrine tout aussi rigide : ces verbes ne sont que des préfixés ! et la cause est entendue. Ainsi démoustiquer est le préfixé d'un °*moustiquer* que le hasard seul prive d'existence » (p. 121-138). J'imagine que *défigurer* sera aussi un préfixé de *figurer*, en dépit de leurs divergences sémantiques ? et *déflorer* un préfixé de °*florer* ?

Comme nous l'avons brièvement signalé ailleurs [7], on peut fort bien respecter ici dans la construction le binarisme cher à Renato ONIGA, mais l'appliquer autrement. *Exossare* ne s'analyse pas à partir de bases mythiques *exoss-* ou *ossare* (pour

5. Cf. G. SERBAT, 1983, *Le statut linguistique des désinences (du nom et de l'adjectif) dans les langues flexionnelles*, dans *L'Information grammaticale* 16, p. 5-9. L'identité de fonction *syntaxique* de la désinence et du suffixe rend compréhensible l'amalgame souvent constaté, lorsque le suffixe a un contenu *sémantique* nul (cas de *-ey/ i-* ou de *-e/o-*).

6. L'objection éventuelle qu'il s'agit d'une langue « ancienne » ne tient pas. L'anglais est bien obligé de distinguer par exemple (parmi des milliers de cas semblables) deux lemmes *dip*, l'un compatible avec *the, a, this...* l'autre avec *did you..., to...*, etc. (« plongeon », « plonger »).

7. G. SERBAT, 1989 a, *Les verbes parasynthétiques*, dans *L'Information grammaticale*, 42 (Table ronde du 5e Colloque de linguistique latine d'avril 1989).

respecter les sacro-saintes règles de préfixation et de suffixation). Il s'analyse aisément ainsi :

1) un ensemble (binaire) préfixe + suffixe *ex- -āre*, qui,
   — syntaxiquement, s'annonce comme un verbe ;
   — sémantiquement, dénote une « opération (*-āre*) d'enlèvement » (*ex*, ou *dē*).

2) dans un deuxième temps ce complexe *ex- -āre* s'unit à une base *-oss-* (ou *squam-*), dont le signifié permet de savoir sur quoi porte « l'opération d'enlèvement ».

On voit que le binarisme est sauf ; mais il n'agit pas d'une manière linéaire (préfixe-base, base-suffixe) très raide, et génératrice de monstres (**ossare*, °moustiquer. Il n'hésite pas :

1. à verbaliser la notion véhiculée par le préfixe ;
2. à la faire porter obligatoirement sur la notion-base.

Cette souplesse de fonctionnement n'a rien de surprenant. Elle est le corollaire du pouvoir synthétique du mot (autre point capital, passage obligé pour toute étude de création lexicale et que Renato ONIGA avec bien d'autres, oublie [8]. Si le mot est une *unité* de synthèse, dominant ses constituants, on ne le *comprend* vraiment que lorsqu'il est entièrement énoncé (il a ce trait en commun avec la phrase). Donc s'astreindre à un déchiffrement linéaire, c'est ânonner, c'est nier implicitement la vertu synthétique du mot. Et pourtant d'autres faits bien connus devraient mettre en garde : par exemple le rôle dominant du suffixe (et de la désinence) dans un dérivé : la « tête » du mot construit est généralement ici à sa queue (même dans les langues à « ordre progressif » comme le français). (Renato ONIGA le remarque d'ailleurs en passant à propos des composés à 2^{e} élément « verbal »).

Si la morphologie générative a raison de critiquer les travaux antérieurs — leur incapacité est évidente : il suffit de constater le nombre fabuleux « d'exceptions » dans la vaste étude, la seule étude d'ensemble dont nous disposions pour l'instant, celle de M. LEUMANN, *Lateinische Grammatik, Laut- und Formenlehre* 1977. Mais ces exceptions (entorses aux règles) ne sont pas moins nombreuses dans la morphologie générative. Elle a même le tort d'y ajouter (comme le fait de son côté Danielle CORBIN) des bataillons serrés de formes inexistantes.

Si l'on ne se laisse pas intimider par la « formalisation », la théorie néo-chomskyenne montre une débilité étonnante dans la critique fondamentale. Elle n'innove en rien. Et son échec patent s'explique par le fait qu'elle adopte sans les remettre en cause les postulats qui menaient à sa perte la morphologie « traditionnelle ». Nous avons signalé que « suffixe », « mot », « désinence » ne sont pas définis préalablement, sinon d'une manière très sommaire. Le grammairien (traditionnel ou génératiiviste) est comme un mécanicien qui raisonnerait sur les moteurs sans connaître exactement le rôle du piston. Parmi les postulats, le plus lourd de conséquence est de considérer les bases (de dérivation) comme des « parties du discours » : confusion naïve, visible dès les grammairiens de l'antiquité, mais que l'on répète comme allant de soi. Or, à raisonner sur les « parties du discours » c'est forcément toute une syntaxe (du discours, de la phrase) que l'on introduit en contrebande là où elle n'a que faire, dans le mot. Les parties du discours ne sont pas dans la langue des éléments premiers mais l'aboutissement d'une construction complexe : en gros, elles représentent l'association à une « notion » (éventuellement très complexe elle-même) de marques intégrant cette « notion » à une classe

8. G. SERBAT, 1989 b, *Quel est le signifiant du concept de « relation » dans les dérivés ?*, dans *Actes du 5^{e} Colloque de linguistique latine*, éd. M. Lavency et D. Longrée, Louvain-la-Neuve (Cahiers Inst. Lingu. de Louvain).

syntaxique. Or, dans la dérivation (proprement dite, ou associée, comme c'est si souvent le cas, à la composition) cette catégorisation est le fait du suffixe et/ou de la désinence. La base, quelles que soient les illusions des apparences, n'est là que pour son contenu notionnel ; elle est dépouillée de toute allégeance syntaxique.

L'ignorance constante de cette hiérarchie dans la construction des unités lexicales est sans doute la cause la plus profonde des difficultés insurmontables que rencontre la morphologie en ce domaine.